

Zeitschrift: Bulletin de l'Association Jean-Jacques Rousseau
Herausgeber: Association Jean-Jacques Rousseau
Band: - (2000)
Heft: 56

Artikel: [Charles Borde] Profession de foi philosophique
Autor: Borde, Charles
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1080299>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

[CHARLES BORDE]

PROFESSION DE FOI PHILOSOPHIQUE

[3] Je crois en un seul homme, génie tout puissant, Créateur d'un monde nouveau, d'êtres de raison visibles & invisibles, lumiere de lumiere, & fils unique de la vérité.

Heureux d'être régénéré en lui & par lui; je crois qu'il sait tout, & que les hommes ne savent rien, qu'ils sont tous nécessairement corrompus & égarés par la science, & que lui seul a été perfectionné par elle, que nous devons brûler tous les livres, & que nous devons admirer tous les siens.

[4] Je m'unis de cœur & d'esprit à ses sentiments, lorsqu'il m'interdit la pensée, & que lui-même accumule les raisonnements; lorsqu'il proscrit les arts les plus utiles, & qu'il cultive les plus frivoles, qu'il se constitue le champion de la vertu, & qu'il compose un roman voluptueux, qu'il s'éleve contre l'usage de l'éloquence, & qu'il parle sans cesse son langage, qu'il s'enflamme d'un saint zèle pour la décence, & qu'il regrette que les filles ne dansent pas toutes nues avec les garçons.

Il soutient que les loix ne sont bonnes à rien, & il en crée; il méprise la religion & il la professe; il nous renvoie dans les déserts, & il n'y a plus de déserts; il déteste toute société, & il se plaint avec fureur l'orsqu'on l'en éloigne; il prétend que l'homme sauvage est parfait, & il écrit quatre volumes sur l'éducation: & je n'ai jamais cessé d'être d'accord avec lui, autant qu'il l'est avec lui-même.

Il affectoit un mépris public & décidé pour une nation célèbre, & il habitoit chez elle par préférence; il [5] l'outrageoit & la calomnjoit, & il n'étoit occupé qu'à se défendre de ses bienfaits; il honoroit & vantoit sa patrie, & il la fuyoit volontairement; il a désiré pour la première fois d'y rentrer, précisément au moment où il l'avoit forcée de lui fermer ses portes; il a osé, pour ainsi dire, l'exiler loin de lui, & se vanter qu'il n'étoit pas en reste avec elle, tandis que loin de la servir, il a toujours dédaigné de vivre dans ses murs; & j'ai admiré constamment ses nobles contrariétés.

Il disoit que nous n'avions point de musique, & dans le même temps, notre musique étoit transportée avec succès dans le sein même de l'Italie; qu'il n'y avoit point de vertus dans notre société, & les étrangers de tous les pays, ne cessoient d'accourir chez nous pour jouir de toutes les vertus sociales; que nous étions esclaves, & lui-même le plus fier partisan de la liberté, habitoit par choix dans nos foyers: que nous n'avions point de patrie, & nous offrions alors à la patrie les sacrifices les plus éclatants [6] & les plus héroïques dont l'histoire fasse mention: toujours inébranlable dans ma croyance, je

n'ai point hésité d'assurer avec lui que nous n'avions ni musique, ni vertus, ni liberté, ni patrie.

Je suis fermement persuadé qu'il a rendu au genre humain un service signalé, l'orsqu'il a enseigné l'art de corrompre une jeune fille, & de l'entraîner aux plus grands excès par les prestiges d'une fausse philosophie; lorsqu'il a représenté une femme aussi tranquille qu'avilie, comme un modèle unique de vertus, & un mari méchant & infame sans motif, comme un exemple rare d'honnêteté; lorsqu'enfin mêlant avant [sic] tant d'adresse la vertu & le vice que l'œil le plus subtil ne peut les discerner, il a appris aux hommes à marcher sans cesse sur le bord des précipices, à caresser le danger & non à le fuir, à mourir paisiblement, en nourrissant jusqu'au dernier soupir une passion adultère, & à faire de la philosophie l'opium du remords & le calmant de sa conscience.

Il assure que tout est mal dans l'hom-[7]me vivant en société & que le bien de l'un fait nécessairement le mal de l'autre, la société devroit donc se dissoudre, & cependant elle ne se dissout point, elle existe de tout temps, j'en conclus que les hommes ne sentent rien; elle est tranquille, les hommes sont donc des lâches; elle est chérie de tous ceux qui la composent, & ils n'aspirent qu'à la maintenir, je soutiens à la face de la terre, que tous les hommes sont insensés; & les mystères les plus démentis par l'expérience ne sauroient ébranler ma foi inaltérable.

Avec quelle ardeur n'aurois-je pas fui dans les forêts, & brouté seul les herbes & les racines; je le désirois, j'étois prêt à voler au bout du monde; heureusement mon maître n'a pas jugé à propos de m'en donner l'exemple; ma raison n'étoit alors qu'une nécessité démontrée de ne point user de ma raison; je regardois le désir de se reproduire, & les soins de la tendresse paternelle, comme autant de préjugés de la nature corrompue; je considérois les femmes comme créées [8] uniquement pour satisfaire un besoin honteux, je croyois devoir les fuir aussi-tôt après le moment physique; mon maître l'ordonnoit, j'obéissois aveuglément.

Bientôt après il m'apprit à les aimer avec emportement, avec fureur, au point d'attenter sur ma propre vie, & sur celle de l'objet aimé; il me fit sucer à longs traits le poison de la volupté, il me montra dans les passions satisfaites, le chemin de la plus haute vertu, sans s'embarrasser si je ne m'arrêtérois point dans les premiers pas de cette route périlleuse & séduisante: sa morale sublime me plût encore davantage, lorsquelle me fit voir un homme vertueux & passionné pour deux femmes ensemble, & en présence l'une de l'autre; je conçus alors le projet d'être philosophe, c'est-à-dire, d'aimer toujours la femme d'autrui, de me le reprocher sans cesse & de ne m'en corriger jamais, & d'en aimer aussi deux à la fois, lorsque j'y trouverois du plaisir, sous la condition pourtant d'en être toujours bien fâché.

[9] Tout à coup celui qui m'avoit autrefois ordonné de fuir toute espèce de société, vint me recommander d'y vivre comme n'y vivant point, en pur automate, sans l'aimer, sans la servir, & sans lui nuire, & de borner tout mon bonheur à la jouissance assidue de ma propre femme, & à l'instruction de mes enfants dans ces mêmes arts & ces sciences qu'il m'avoit forcé d'abjurer.

Je suis étonné, je l'avoue, mais rebuté par les obstacles d'aimer la femme d'un autre, & lassé des contradictions éternelles de mes principes & de mes actions, je proteste que je me résignai sans murmure à la nouvelle doctrine de mon maître, assuré, comme je l'ai toujours été, qu'il ne pouvoit me tromper.

J'allai donc travailler chez un menuisier, & dans mes heures de loisir, je fréquentai une jeune fille, avec qui ses parents me permettoient des privautés assez amusantes, quand je me crus bien aimé, je la quittai exprès pour faire un long voyage, je revins enfin, je me mariai, je savourai les [10] douceurs de mon nouvel état, me gardant bien de servir en rien ma patrie, que je ne reconnoissois pas pour telle; j'eus un enfant, & je m'en tins là, parce que dans les principes de mon maître, il eût été trop difficile d'en élever plusieurs.

Cet enfant étoit fort & robuste, & je m'en félicitai, parce que c'est la force du corps qui fait le vrai sage; & comme j'étois certain qu'un enfant ne peut pas former un seul raisonnement jusqu'à l'âge de douze ou treize ans, je crus qu'il étoit indispensable de commencer son éducation dès le berceau: la conséquence saute aux yeux.

D'abord, je le fis rouler pendant longtemps dans un pré; ensuite pour l'exercer à la raison, je le soumettois par la force: je prenois plaisir à feindre de l'ignorance & à me faire mépriser de lui, afin de lui inspirer plus de respect & de confiance; enfin toute son instruction n'étoit qu'un tissu de petites supercheries de ma part, qui ne pouvoient que le disposer merveilleusement à l'amour de la vérité.

J'avois grand soin d'exercer le corps [11] de mon fils aux souffrances, pour le rendre plus capable d'y résister dans tous les temps de sa vie, & j'évitois attentivement de fortifier son cœur & son esprit par de pareils exercices: je préparois son ame par le repos, comme son corps par la fatigue; peut-être n'étois-je pas conséquent; mais l'obéissance tenoit lieu de raisonnement; & je conduisois ce cher enfant sur les toits des maisons, pour y faire des assemblages de charpente, mais je me gardois bien de lui faire assembler des pensés.

Une seule chose m'inquiétoit, c'est que mon maître n'avoit prescrit aux enfants aucune espece de devoirs vis-à-vis de leurs parents [; je n'osai donc lui donner aucune instruction sur ce sujet, d'ailleurs si peu important; je me bornai simplement à lui inspirer une vive tendresse pour sa nourrice & d'en faire sa compagne le reste de sa vie, à la maniere des princesses grecques.

Pour ne point perdre de temps, je le conduisois adroitemment à trouver de lui-même en un mois, ce que j'aurois pu lui faire

comprendre en quelques minu-[12]tes. Il étoit déjà Méchanicien, Astronome, Physicien, Géometre, Dessinateur, & il n'avoit encore nulle idée d'un Etre suprême; il eût été trop difficile de lui dire: qui est-ce qui a fait tout ce que vous voyez? Cet Etre s'appelle Dieu: il vous a donné l'éxistence à vous même; vous lui devez donc de la reconnoissance. Il comprenoit très-bien cent problèmes de géométrie; il n'auroit pu former cette simple réflexion: c'est ce que mon maître a prouvé invinciblement à sa manière.

J'attendis de même avec prudence l'âge où les passions se développent avec la plus grande force, pour dire à mon élève: mon fils, il faut apprendre à vous vaincre. Jusques-là je lui avois permis de satisfaire toutes les passions de l'enfance, pour le disposer à combattre celles de la jeunesse.

Enfin je lui enseignai la Religion, c'est-à-dire, à mépriser souverainement celle de son pays, que je reconnoissois pourtant pour la meilleure de toutes! je lui appris que l'Evangile est un livre divin & absurde; que la vie & la mort de Jesus-Christ sont d'un Dieu, & que [13] ses dogmes ne sont qu'imposture: toutes ces choses suivent nécessairement l'une de l'autre.

Je terminai son éducation par quelques instructions particulières; je lui dis: mon fils, l'iniquité des Chefs & des Magistrats vous dépouillera peut-être demain de toute votre fortune; c'est une chose qui arrive tous les jours, que je vois sans cesse, & que je vois tout seul: il faut donc que vous appreniez un métier méchanique pour assurer votre subsistance; je lui dis encore: vous avez atteint l'âge de raison, vous êtes soustrait par la nature à la puissance paternelle; vous pouvez à présent mépriser son autorité, parce que *vous êtes sans contredit plus assuré que vous vous aimez vous-même, que vous n'êtes certain que votre pere vous chérit.* Cette belle règle de mœurs peut vous être d'un grand usage: au reste, si quelqu'un vous insulte, je vous invite à l'assassiner; le conseil est dur, mais il est conforme à la belle nature. Je suis bien aise aussi de vous prévenir que vous pouvez épouser la fille du bourreau, au cas qu'elle vous convienne; [14] mais comme dans mes principes il ne faut pas faire un choix légèrement, débutez vis-à-vis de cette charmante personne par de longues assiduités; & prenez garde que quelque fils de Roi ne vienne vous l'enlever.

Il est très-certain, & je suis forcé d'en convenir, que tous les hommes qui pratiquent sincèrement la Religion chrétienne, sont vertueux; cependant gardez-vous de croire & de pratiquer cette Religion: c'est un point essentiel de votre éducation, & j'ai cru devoir en faire un long article; il n'est rien de tel pour multiplier la vertu, que d'en diminuer les motifs. Ayez pour unique frein votre propre conscience, quoiqu'il soit bien prouvé que les scélérats ont aussi une conscience, lors même qu'ils sont le plus scélérats. Si votre ame est libre & tranquille, votre conscience parlera bien haut & vous

l'entendrez: si les passions vous agitent avec violence, sa voix sera foible, étouffée [,] anéantie, vous ne l'entendrez plus; ce sera la faute de votre conscience: vous obéirez à vos passions & vous n'aurez rien à vous reprocher; le principe est [15] donné par mon maître, il ne peut désapprouver la conséquence qui en résulte nécessairement.

Après ces instructions salutaires, j'abandonnai mon fils à lui-même: je ne dirai pas ce qu'il devint, on le devine assez.

Satisfait d'avoir une postérité philosophique, mon esprit s'est confirmé plus que jamais dans sa croyance: j'ai pris le télescope de mon maître, & je proteste que je n'ai vu dans la société *que la plus vile canaille & les valets seulement un peu moins méprisables que les maîtres; j'y ai vu régner tous les vices excepté ceux qui demandent du courage.* Je suis juste pourtant, & je crois devoir distinguer les voleurs de grands chemins de cette foule de lâches fripons. Je déclare que je n'ai jamais eu de bonnes fortunes, & que toutes les femmes sont des Laïs: j'ai reçu des bienfaits sans nombre de la part des hommes, & je soutiens que tous ceux qui m'ont obligé, sont des scélérats; s'il y avoit une seule exception, le système de mon maître seroit anéanti, il rentreroit dans la classe des idées communes, qui sup-[16]posent les hommes mêlés de vices & de vertus.

Le vulgaire dit: plus les hommes sont éclairés, plus ils sont soumis aux loix; les loix sont donc bonnes. Plusieurs nations ont changé leur gouvernement, aucune n'a voulu retourner à l'anarchie; l'anarchie est donc le plus grand de tous les maux: l'état de société impose une multitude infinie de devoirs; l'existence continuée de la société suppose donc plus de devoirs remplis que de devoirs violés: partout où les hommes se recherchent & s'approchent, la somme du bien l'emporte donc sur la somme du mal.

Et moi je professe hautement que bien loin d'avoir de bonnes loix, *nous n'avons pas même une définition du mot de loix;* qu'il est impossible que l'homme soit injuste, lorsqu'il peut l'être impunément; que tous les hommes vivants en société s'égorgent sans s'en appercevoir, & que ce sont les peuples policés qui ont inventé l'art de rôtir les hommes à petit feu & de les manger; & je dis anathème à ceux qui pensent autrement.

[17] Je tiens pour certain que lorsque les loix ont dit: gardez-vous de nuire à personne: rendez à chacun ce qui lui est dû; elles ont nécessairement corrompu tous les cœurs; & que lorsque la Religion nous a commandé de faire à autrui tout le bien qui est en notre pouvoir & d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, elle a ouvert la porte à tous les crimes.

Je déclare que la liberté indéfinie est un bien inaliénable de l'homme, quoique l'homme l'aliene sans cesse, partout & volontairement. Je soutiens que le premier qui a dit: je promets, je m'engage, ainsi que tous ceux qui répètent ces termes horribles, sont autant de violateurs de la nature humaine. Je soutiens que le lâche qui ose dire:

je ferai telle action, ou je m'en abstiendrai, parce que je le dois, blasphème bassement contre la dignité de son être; car s'il y a un seul devoir naturel, la liberté n'existe plus: s'il y a un devoir contracté, la liberté est alienable: j'anéantis ainsi d'un seul coup toute société, tout gouvernement, toute loi révélée ou naturelle; car la loi naturelle a aussi ses devoirs, & la loi civile n'est que son interprète, & je m'écrie; liberté! liberté! & si quelqu'un vient me dépouiller de mes biens ou m'arracher la vie, il s'écriera aussi: liberté! liberté.

Et je me joins à mon maître, lorsqu'il appelle les peuples autour de lui & qu'il leur dit: insensés que vous êtes, vous avez donné à vos Souverains les noms de Grand, de Bien-Aimé, de Juste, de Sage, de Bon, de Pere de la Patrie & du Peuple, de délices de l'Univers, & je viens vous déclarer *qu'il n'y a jamais eu un Roi qui ait gouverné pour l'utilité publique; que tous arrivent au trône méchants, ou que le trône les rend tels.*

J'écoute mon maître, je l'admire; il prononce, & les faits disparaissent.

Mais si la liberté est essentielle à tout homme, elle l'est plus encore au philosophe: il convient que celui-ci puisse tout dire & tout écrire, que personne n'ait le droit de lui répondre, & que ceux qui l'oseroient, il puisse les traiter à son choix d'étourdis, [19] de sots, de fripons, de menteurs ou d'impies: le despotisme orgueilleux qui le faisoit frémir, deviendra l'appanage de la philosophie; il imitera les foudres de la Religion, même qu'il veut anéantir, & tiendra les hommes prosternés devant la terreur de ses jugements.

J'avoue que Socrate, Platon, Aristote, Descartes, Newton, Locke n'ont jamais eu cette prétention d'inaffabilité exclusive & d'autorité irrefragable: ils cherchoient, ils doutoient, ils proposoient, ils ne se constituoient pas insolemment seuls juges dans leur propre cause; ils se regardoient humblement comme membres de la société humaine qu'ils respectoient; ils n'aspiroient point à en être les tyrans; ils attendoient leur succès & leur gloire du suffrage libre de leurs semblables: imbécilles célèbres, ridiculement décorés du titre de Philosophes, ils ne connoissoient ni leurs droits, ni leurs fonctions; le croira-t-on? Ils n'ont jamais dit au public qu'il étoit *un sot*.

La Philosophie étoit encore dans l'enfance; elle rampoit, elle élevoit sa voix avec modestie; elle se bornoit à des [20] raisonnements simples, clairs & précis; elle ne parloit qu'à la raison; elle ne vouloit qu'éclairer & intéresser en faveur de la vérité; elle n'étoit que l'art de penser & d'instruire.

Aujourd'hui elle regne, elle commande, elle tyrannise; elle éblouit, étonne, épouvante, subjugue; elle affecte les figures & les ornements du discours; elle séduit par l'imagination, les sens & les passions; elle n'est qu'enthousiasme, inspiration, fougue, violence & délire; ses opinions sont des dogmes, ses décisions des oracles, ses raisonnements des mystères: paradoxe, singularité, bizarrerie, orgueil,

audace, fanatisme même, tout lui est bon, pourvu qu'elle fasse du bruit: elle renverse, elle détruits [sic] les monuments les plus respectables de l'esprit humain; elle leur substitue des colosses imaginaires, des fantômes aériens, des monstres brillants; elle réduit en cendres les loix, les bibliothèques, les trônes & les temples; elle s'assied fièrement sur les débris de tout ce que les hommes avoient de plus cher & de plus sacré; tous les siècles humiliés se prosternent; toutes les générations humaines sont enchaînées à ses pieds: les ténèbres universelles avoient couvert jusqu'à elle la face de l'abysme, elle tire le monde du cahos.

Telle est la magie de ce génie sublime & transcendant que j'adore, restaurateur ou plutôt créateur de la philosophie; & pour opérer tous ces prodiges, il ne lui en a couté que quelques phrases.

Il a crié sans cesse: vertu, liberté, vérité; & des hommes vertueux attirés par ces mots, les seuls qu'ils entendissent dans ses écrits, ont accouru en foule & se sont laissés conduire par-tout où il a voulu. Les méchants se sont dit tout bas: cet homme-ci nous délivre du joug des loix & de la religion; il réduit tout à la conscience qui ne nous dit rien; qu'attendons-nous de mieux, joignons-nous à lui cependant il disoit: je mépriserai tous ceux qui ne croiront pas en moi, les sots se sont hâtés de dire: nous croyons en lui, & le troupeau des sots est devenu tout-à-coup le troupeau des illuminés; la multitude s'est écriée: il parle trop bien, pour ne pas penser de même; le plus [22] éloquent des hommes doit être le plus sage; le plus décisif doit être le plus éclairé; le plus audacieux est sans doute le plus sur de son fait: on est tranquille avec lui, on ne doute plus, on décide, on prononce, on sait tout en lisant quelques volumes; on acquiert à peu de frais le droit de mépriser comme lui le genre humain passé, présent & futur, & il est plus commode & plus sur de se réunir au parti qui s'est arrogé exclusivement le privilège de dire des injures.

L'assertion audacieuse en imposoit aux uns, l'énergie terrassoit les autres: ceux-là étoient séduits par le charme du langage, o[u] confondus par la sublimité de l'orgueil; ceux-ci tomboient embarrassés dans les filets de la dialectique, ou s'égaroient da[n]s le labyrinthe des subtilités & des insinuations artificieuses: quand les preuves manquoient, l'ironie amère, le sarcasme vêtement, l'invective éloquente, l'exagération emphatique venoient y suppléer: nulle question n'étoit présentée en face, toutes n'étoient apperçues que par quelqu'angle isolé: les circonstances incommodes [23] étoient écartées subtilement; la comparaison des deux termes se faisoit toujours du fort au foible, & se décidoit ainsi au gré du dissertateur, tous les rayons de lumière étoient rassemblés sur un côté de l'objet, les autres faces étoient adroitemment couvertes d'un voile ténébreux; la supposition la plus absurde prenoit insensiblement la consistance d'une démonstration en forme; l'abstraction victorieuse s'élevoit sur les ruines de l'expérience.

On peignoit vivement lorsqu'on ne pouvoit démontrer; on défiguroit l'objet réel, on colorioit avec éclat l'objet fantastique qu'on vouloit lui substituer: les faits étoient manifestes, il ne s'agissoit que de voir, on fermoit les yeux sur leur évidence: l'[i]magination créoit à leur place des Etres qu'on n'a jamais vûs, qu'on ne verra jamais, des sauvages accomplis, des Emiles incomparables; toute possibilité, toute impossibilité même se réalisoit sous une plume ardente; la nature seule étoit constamment oubliée, les hommes se taisoient, parce que le raisonnement n'a point de prise sur une fausseté [24] évidente, parce qu'il faudroit des volumes de bon sens ennuyeux, pour réfuter quelques lignes d'absurdité sublime; ils voyoient tranquillement la philosophie traverser l'océan des opinions humaines, passer au delà de la ligne de la vérité, & aller chercher des erreurs nouvelles dans des régions inconnues, & sous un pôle nouveau, ériger toutes ses phrases en principes, l'art de raisonner en commandement de croire, & l'enthousiasme d'un côté & la crédulité de l'autre, multiplier les philosophes comme les fables de la mer.

O siècle de lumière! ô jours brillants de la philosophie; un nouveau jour m'éclaire, une sainte inspiration m'élève au dessus de moi-même, & je m'écrie avec mon maître: nous avons des passions & des vices, nous n'avons donc que des vices & des passions; la liberté de faire le mal est diminuée par les loix, nous n'avons donc point de liberté: notre constitution politique entraîne des abus, dès-lors tout est abus; notre éducation a des défauts; elle est donc toute corrom-[25]pue; les philosophes se sont trompés souvent; ils se sont trompés toujours; nous avons des arts frivoles & pernicieux, ils le sont donc tous; il reste à l'homme sauvage quelques consolations & quelques dédommagements, il est donc l'être le plus sage & le plus heureux; l'homme livré aux exercices du corps, en devient plus fort & plus robuste, l'homme qui médite, est donc un animal dépravé: oui, je tiens pour incontestable toutes ces conséquences adoptées par mon maître, & j'en jure par son éloquence.

Je verrai le mal & le bien nécessairement mêlés par tout dans les choses humaines, & je dirai avec lui que tout est bien dans l'état de nature, & que tout est mal dans l'état civil: la société sera florissante, & je gémirai, l'harmonie y régnera, & je n'y verrai que desordre, les peuples n'auront jamais le bon sens de retourner à l'anarchie, & je ne m'en consolerai point; l'instruction, la consolation, l'édification seront répandues par les ministres de la religion; & je ne le ver-[26]rai pas; les magistrats rendront la justice au peuple, & je dirai que le peuple est sans cesse opprimé; la science fera chaque jour des découvertes nouvelles, & je soutiendrai que la science n'existe pas; les richesses prodigueront les bienfaits, & je dirai qu'elles ne font que du mal, je verrai des actes de vertu sans nombre, & j'assurerai qu'il n'y a point de vertu; les hommes se rechercheront sans cesse, & je leur soutiendrai qu'ils se haïssent; ils ajouteront à leurs liens naturels

& civils, mille autres liens volontaires, & j'affirmerai qu'ils étoient destinés à s'éviter & à se fuir; les matériaux des arts leur ont été présentés par la nature, je leur dirai que leurs arts ne sont qu'une corruption de la nature; ils usent des facultés & des bienfaits qu'ils ont reçus de l'Etre suprême, ils sont donc coupables envers lui; ils ont cultivé la terre, il ont fait un crime.

Et je déclare hautement que tous les hommes sont essentiellement égaux; qu'Achille & Thersite ne différoient point en force & en courage, que Catilina & Caton, Neron & Titus [27] avoient précisément les mêmes mœurs, que les nains & les géants sont exactement de la même taille, & qu'ainsi l'inégalité entre les hommes n'a pu avoir sa source dans la nature.

Je déclare encore que le premier homme qui a dit à un autre, je ne prétends rien au champ que tu cultives, fut un scélérat, & que le premier qui dit à son semblable, je renonce à la liberté de t'égorger, fut un monstre.

Au reste, on sait assez que Corneille, Descartes Mallebranche, Fénélon, Pascal, la Rochefoucault, & les autres savants de cette trempe, étoient souillés de toutes sortes de vices: en conséquence, je suis intimement convaincu que toutes nos académies sont des pepinières de voleurs & d'assassins, que tous les filous sont extrêmement adonnés aux lettres & aux sciences, & que Cartouche devoit être le plus beau génie de son siècle; c'est une justice que personne ne lui refuse aujourd'hui, car si les sciences corrompent les mœurs, le premier des scélérats doit être incontestablement le [28] premier des savants; & je prouverai, s'il le faut, que dans les siècles d'ignorance, par exemple, sous les regnes de Frédégonde & de Brunehaut, les François étoient tous vertueux, & les mœurs dignes de l'âge d'or.

J'exhorté solemnellement les homme[s] à détruire la race des abeilles & des castors qui ont donné le pernicieux exemple de vivre en société, de massacrer sans pitié la tendre tourterelle, exemple contagieux d'un amour constant, & d'anéantir l'espece innombrable des chiens, modèles infames d'une amitié souvent héroïque; & nous nous bornerons à imiter le tigre indompté & le lion rougissant [*sic*].

Et j'affirme avec mon maître que le genre humain depuis six mille ans qu'il existe, n'a pas produit un seul raisonnement juste, que les hommes ont pensé & agi constamment & universellement contre leur nature, que les loix sont ennemis des hommes, que je brise leur joug, & que le sophisme doit prendre le sceptre en main, & régner sur la terre jusqu'à la consommation des siècles.

[29] Tels sont les articles principaux de la doctrine toute céleste que je professerai jusqu'à la mort, & que je signerois de mon sang, s'il étoit nécessaire; soumis de cœur & d'esprit, j'ai demandé à mon maître: qui es-tu? Il m'[']a répondu, tu vois en moi le génie des contradictions, le fléau de l'évidence & l'inventeur des remèdes impossibles pour les maux qui n'existent pas.

Et je me prosterne devant lui, en attendant que quelque gouvernement éclairé lui dresse des statues comme les Romains ont élevé des temples à la fievre: Ainsi soit-il.

On a cru pouvoir combattre des systèmes outrés & dangereux, sans cesser de respecter la personne, les mœurs & les talents d'un homme de génie, séduit par son imagination contre les principes de son ame & les penchants mêmes de son cœur: on se fait un devoir & une gloire de reconnoître dans ses Ouvrages une multitude infinie de pensées utiles, vertueuses & admirables, autant qu'elles sont ingénieusement & fortement exprimées; mais le mélange du bien ne sert qu'à rendre le mal plus contagieux: les considérations particulières doivent cesser, lorsque la société [30] est attaquée jusques dans ses fondements, lorsque toutes les vérités utiles aux hommes sont ébranlées, lorsque la philosophie n'est plus qu'une exagération absurde & universelle, qu'une inondation de principes arbitraires qu'on n'entend pas, & que l'on prouve encore moins, qu'une affectation sophitique de tourner le bon sens en contresens, & le délire en raisonnement; il est permis, sans doute, alors d'élever sa voix. L'agresseur du genre humain doit s'attendre à quelques représailles.

Amicus Plato, magis amica veritas.